
m 443

315

LES MAITRESSES-FILLES,

OU

LES PÈRES A L'ECOLE,

Folie en un acte, mêlée de couplets,

PAR M. D****;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 1er Décembre 1814.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GAILLARDIN, Laboureur.	*M. Solomé.*
BOURGEON, Vigneron.	*M. Duménis.*
PIQUET, vieux Militaire.	*M. Reynaud.*
JUSTINE, fille de Gaillardin.	*Mlle Dumouchel.*
LOUISE, fille de Bourgeon.	*Mlle Hugens.*
ADELE, fille de Piquet.	*Mlle Millot.*
HENRY, amant de Justine.	*M. Prudent.*
BASTIEN, amant de Louise.	*M. Basnage.*
JULIEN, amant d'Adèle.	*M. Darcourt.*
UN CHARRETIER.	personnages muets.
UN GARÇON DE FERME.	personnages muets.

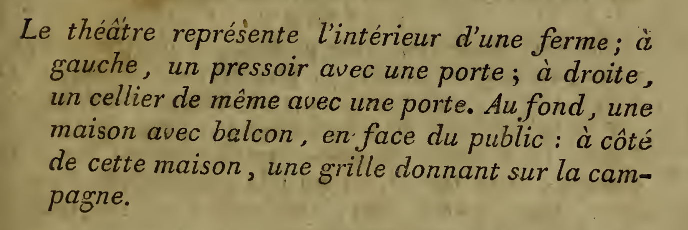
(La scène est aux environs de Paris.)

LES

MAITRESSES-FILLES

OU

LES PÈRES A L'ÉCOLE.



Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme; à gauche, un pressoir avec une porte; à droite, un cellier de même avec une porte. Au fond, une maison avec balcon, en face du public : à côté de cette maison, une grille donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, BASTIEN, HENRY, JULIEN, LOUISE, JUSTINE.

(*Au lever du rideau, les trois couples d'amans sont sur le théâtre, un à droite, un à gauche, un au fond.*)

BASTIEN, JULIEN, HENRY.

AIR : *Ah ! je le tien.*

Tu m'as promis baiser bien tendre ;
Ah ! faudra-t-il toujours l'attendre ?

LOUISE, JUSTINE, ADELE.

Et moi, monsieur, moi je vous dis
Que je ne vous ai rien promis. (*bis.*)

BASTIEN, HENRY, JULIEN.

Pendant l'absence de ton père,
Cruelle, je n'obtiendrai rien !

LOUISE, JUSTINE, ADELE.

Il faut un baiser pour vous plaire.

HENRY, JULIEN, BASTIEN, *les embrassant.*

Ah ! je le tien.

LOUISE, JUSTINE, ADELE.

Ce n'est pas bien.

ENSEMBLE.

Ah ! je le tien. | Ce n'est pas bien.

ADELE.

Si mon père vous avait vu, monsieur Julien?

JULIEN.

Ton père ? il dit qu'un homme comme il faut, doit toujours gagner au jeu... J'ai joué, j'ai gagné, je suis digne de lui.

JUSTINE.

Finissez;... on n'embrasse pas ainsi une fille quand son père n'y est pas...

HENRY.

Je recommencerai quand il y sera;... lui qui aime tant les jolies filles, il ne pourra me blâmer...

BASTIEN.

Eh ben, mamselle, vous pleurez; le chagrin inonde votre paupière de larmes;... pleurer pour la bagatelle d'un baiser ! . . . c'est une bêtise ça; c'est peut-être parce que je ne vous en ai donné qu'un;... ordonnez;... faut-y faire comme monsieur votre père qui, en fait d'plaisir, aime tant le vin qui n'se contente pas d'une, deux, trois, quatre, cinq, six bouteilles... Vous faut-il un, deux, trois, quatre baisers?...

LOUISE.

Monsieur Bastien, moi, j'en ai trop d'un.

BASTIEN.

Trop d'un? . . . C'est pas d'une fille ça...

JULIEN.

Allons, la paix, et revenons au motif qui nous a amenés ici.

BASTIEN.

Revenons-y.

LOUISE, JUSTINE, ADELE.

Ecoutez, nous vous avons fait venir pendant l'absence de nos pères, pour vous mettre de moitié dans notre projet.

BASTIEN.

Volontiers; quand je suis de moitié, j'sommes tout-à-fait content.

JUSTINE.

Gaillardin, mon père, a l'intention de prendre avec lui une jeune chambrière qu'il n'a pas vue, mais qu'on lui a dit jolie : cela suffit;... vous sentez bien que ce serait une maîtresse dans la maison, et je ne dois pas souffrir ça... Comment l'empêcher?

HENRY, *réfléchissant.*

Attendez ; si je prenais cette jolie fille à mon service ?

JUSTINE.

Non, monsieur, non.

ADELE.

Est-ce que mon père, le joueur le plus intrépide du village, défaut qu'il a pris à son régiment, ne veut pas risquer aujourd'hui mille écus contre un joueur de profession qu'on lui a annoncé devoir venir dans cette ferme.... Que faire ?..

JULIEN.

Lui demander ta main, exiger les mille écus pour ta dot,... et l'argent ne sera pas perdu.

ADELE.

Y n'voudra pas.

BASTIEN.

Et vous, mamselle Louise, qu'est-ce que le petit Bastien peut faire pour votre petit service ?...

LOUISE.

Arrêter une pièce de vin qui doit arriver aujourd'hui à M. Bourgeon, mon cher père, ou bien y la boira jusqu'à la fin, y s'grisera tous les jours, ... et il a le vin si mauvais.

BASTIEN.

Moi, je l'ai bon, ... je le boirai pour lui.

LOUISE.

Vous ?... comme vous seriez drôle étant gris.

BASTIEN.

Moi, quand j'sommes gris, là, bien gris, j'ons la figure toute rouge.

LES TROIS FILLES.

Que ferez vous ?...

LES TROIS GARÇONS.

Ce que nous ferons ? (*Ils se parlent tous trois à l'oreille et se mettent à rire aux éclats.*) C'est ça, c'est ça.

LES TROIS FILLES.

Qu'est-ce ? Quoi ? Que ferez vous ?

JULIEN.

AIR : *Plus on est de fous.*

Oh ! mon projet est admirable !

BASTIEN.

Moi, je croyons le mien divin....

HENRY.

Le mien est vraiment impayable.

LOUISE, JUSTINE, ADELE.

Ce n'est pas bien.

ENSEMBLE.

Ah ! je le tien.	Ce n'est pas bien.

ADELE.

Si mon père vous avait vu, monsieur Julien?

JULIEN.

Ton père ? il dit qu'un homme comme il faut, doit toujours gagner au jeu... J'ai joué, j'ai gagné, je suis digne de lui.

JUSTINE.

Finissez ; ... on n'embrasse pas ainsi une fille quand son père n'y est pas...

HENRY.

Je recommencerai quand il y sera ; ... lui qui aime tant les jolies filles, il ne pourra me blâmer...

BASTIEN.

Eh ben, mamselle, vous pleurez ; le chagrin inonde votre paupière de larmes ; ... pleurer pour la bagatelle d'un baiser ! ... c'est une bêtise ça ; c'est peut-être parce que je ne vous en ai donné qu'un ; ... ordonnez ; ... faut-y faire comme monsieur votre père qui, en fait d'plaisir, aime tant le vin qui n'se contente pas d'une, deux, trois, quatre, cinq, six bouteilles... Vous faut-il un, deux, trois, quatre baisers ?...

LOUISE.

Monsieur Bastien, moi, j'en ai trop d'un.

BASTIEN.

Trop d'un ? ... C'est pas d'une fille ça...

JULIEN.

Allons, la paix, et revenons au motif qui nous a amenés ici.

BASTIEN.

Revenons-y.

LOUISE, JUSTINE, ADELE.

Ecoutez, nous vous avons fait venir pendant l'absence de nos pères, pour vous mettre de moitié dans notre projet.

BASTIEN.

Volontiers ; quand je suis de moitié, j'sommes tout-à-fait content.

JUSTINE.

Gaillardin, mon père, a l'intention de prendre avec lui une jeune chambrière qu'il n'a pas vue, mais qu'on lui a dit jolie : cela suffit ; ... vous sentez bien que ce serait une maîtresse dans la maison, et je ne dois pas souffrir ça... Comment l'empêcher ?

HENRY, *réfléchissant.*

Attendez ; si je prenais cette jolie fille à mon service ?

JUSTINE.

Non, monsieur, non.

ADELE.

Est-ce que mon père, le joueur le plus intrépide du village, défaut qu'il a pris à son régiment, ne veut pas risquer aujourd'hui mille écus contre un joueur de profession qu'on lui a annoncé devoir venir dans cette ferme.... Que faire ?..

JULIEN.

Lui demander ta main, exiger les mille écus pour ta dot,... et l'argent ne sera pas perdu.

ADELE.

Y n'voudra pas.

BASTIEN.

Et vous, mamselle Louise, qu'est-ce que le petit Bastien peut faire pour votre petit service ?...

LOUISE.

Arrêter une pièce de vin qui doit arriver aujourd'hui à M. Bourgeon, mon cher père, ou bien y la boira jusqu'à la fin, y s'grisera tous les jours,.... et il a le vin si mauvais.

BASTIEN.

Moi, je l'ai bon,... je le boirai pour lui.

LOUISE.

Vous ?... comme vous seriez drôle étant gris.

BASTIEN.

Moi, quand j'sommes gris, là, bien gris, j'ons la figure toute rouge.

LES TROIS FILLES.

Que ferez vous ?...

LES TROIS GARÇONS.

Ce que nous ferons ? (*Ils se parlent tous trois à l'oreille et se mettent à rire aux éclats.*) C'est ça, c'est ça.

LES TROIS FILLES.

Qu'est-ce ? Quoi ? Que ferez vous ?

JULIEN.

AIR : *Plus on est de fous.*

Oh ! mon projet est admirable !

BASTIEN.

Moi, je croyons le mien divin....

HENRY.

Le mien est vraîment impayable.

TOUS TROIS.

Amis, le succès est certain.

LES TROIS FILLES, *avec dépit.*

Gardez vos grands secrets pour d'autres.
Chacune d'nous vous imit'ra;
D'autres garçons auront les nôtres,
Et puis nous verrons qui perdra.

LES GARÇONS.

Fill' qui donn' leurs secrets à d'autres,
Pour leurs amans qu'est-ce qui restera?
Mes amis, donnons-leur les nôtres,
Et puis nous verrons qui gagn'ra.

LES FILLES.

Gardez vos grands secrets, etc.

LES TROIS GARÇONS.

Eh bien, sachez...

LES FILLES.

Eh vîte,... vîte, cachez-vous, voilà nos pères...

(*Julien entre dans le pressoir, Bastien dans le cellier, Justin dans la remise; les filles entrent chez elles.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOURGEON, GAILLARDIN, PIQUET.

GAILLARDIN, *une lettre à la main.*

AIR *de Marianne.*

Oui, la fille est vraiment jolie,
D'après ce portrait
Qu'on m'en fait.

BOURGEON, *paraissant un flacon à la main.*

J'aime le vin à la folie,
Et ce Mâcon a le bouquet.

PIQUET *entre avec un jeu de cartes.*

Un fanfaron
Qui prend un ton,
Croit sur le jeu me faire une leçon.

GAILLARDIN.

Un minois fin!

BOURGEON.

L'excellent vin!

PIQUET.

Je gagnerai, le fait est très-certain.



TOUS TROIS.

Le sage en vain dit le contraire.
Chacun ici-bas a son dieu.

GAILLARDIN.

Les femmes!

BOURGEON.

Le vin!

PIQUET.

Et le jeu!

TOUS TROIS.

C'est le bonheur sur terre. (*ter.*)

(*A ce moment les trois amans passent leur tête à travers la porte où ils sont. Les trois filles sont chacune à leur croisée.*)

GAILLARDIN.

Eh bien, voisin, y paraît que nous sommes tous de bonne humeur ce matin.

BOURGEON.

J'en ons sujet, père Gaillardin.

PIQUET.

Est-ce que vous allez à un repas de noces, père Bourgeon ?

BOURGEON.

Non, père Piquet, j'attends la plus jolie petite...

GAILLARDIN.

Vous allez sur les brisées de Gaillardin, vous aimez les petites....

BOURGEON.

Les jolies petites feuillettes de Mâcon.

GAILLARDIN.

C'est différent.

BOURGEON.

Je l'attends ce matin même.

BASTIEN, *à part.*

Bon...

GAILLARDIN.

Et moi ce matin aussi, une chambrière faite au tour...

HENRY, *à part.*

A merveille.

PIQUET.

Viles passions ! les femmes, le vin !... J'attends, moi, un coquin de joueur...

BOURGEON.

Tu veux dire un joueur coquin...

PIQUET.

Il prétend me gagner, moi, Piquet.... Nous verrons dans une heure...

JULIEN, *à part.*

Nous verrons.

LES TROIS PÈRES.

Ah! ah! ah! ah!

GAILLARDIN, *bas.*

Y paraît que nous serons toujours les mêmes.

BOURGEON et PIQUET.

Toujours.

GAILLARDIN.

AIR : *Que nos enfans n'en sachent rien.*

J'offre sans cesse à la beauté
Un hommage bien mérité.

BOURGEON.

Moi, toujours le jus de la treille
Me rend le plaisir, la santé.

PIQUET.

Sans le jeu, point de volupté.

TOUS TROIS.

Amis, notre défaut est une qualité.

GAILLARDIN.

De notre vertu sans pareille,

BOURGEON.

Que les succès

PIQUET.

Soient bien secrets.

TOUS TROIS.

Pour notre honneur, cachons-nous bien,
Que nos enfans n'en sachent rien.

LES SIX AMANS *cachés.* (*A part.*)

Non, vos enfans n'en sauront rien.

(*Les trois pères ont entendu les voix des amans. Ils se retournent. Les amans et les filles disparaissent.*)

GAILLARDIN, *bas.*

Il y avait de l'écho...

BOURGEON, *bas.*

Des voix d'hommes...

PIQUET, *bas.*

Qui faisaient chorus...

GAILLARDIN, *bas.*

Continuons comme si nous n'avions rien vu. (*Haut.*) A propos, voisin, quand mariez-vous Julien à Adèle?...

JULIEN *à Adèle qui reparaît.*

On parle de nous.

PIQUET.

Quand je les marierons? jamais. (*Bas.*) Les v'la tous deux. (*Haut.*) Et vous, quand cette pauvre Justine épousera-t-elle Henry?

GAILLARDIN.

Quand?

HENRY *reparaît avec Justine.*

Ecoutons.

PIQUET.

Eh ! oui, quand ? On les voit...

JUSTINE.

On nous voit.

GAILLARDIN, *bas.*

Et de quatre.

PIQUET.

On les voit dessécher d'amour...

GAILLARDIN.

Qu'y dessèchent... Mais le père Bourgeon, ah ! pour le coup, y ne refusera pas ce nigaud de Bastien.

BASTIEN, *paraissant avec Louise. (Bas.)*

On parle de moi.

BOURGEON, *bas.*

Et de six. (*Haut.*) A qui donner Bastien ? à cette petite Louise ?...

GAILLARDIN.

Oui... (*Bas.*) Amenons-les ici d'eux-mêmes à nos pieds... (*Haut.*) Voisin, y n'sont pas là, voulez-vous que je vous dise ; et ben, tenez, nous avons tort de ne pas marier tous ces pauvres amans ensemble. Que ferons-nous ? leur malheur ? (*Bas*) Viennent-ils ?

BOURGEON et PIQUET, *bas.*

Je le croyons.

GAILLARDIN.

Tôt ou tard, lassés de nos refus, y feront queuqu'étourderie.

BOURGEON.

De ces étourderies irréparables....

PIQUET.

Que le mariage cache . . . queuquefois pas assez tôt.

GAILLARDIN.

Marions-les (*Bas.*) Les voilà.

BOURGEON et PIQUET.

Oui, marions-les.

LES SIX AMANS, *aux genoux des trois pères.*

Ah ! mon père !

TOUS LES PERES.

Ah ! nous vous tenons.

LES SIX AMANS.

Comment ?

AIR : *Prenez pitié d'un pauvre diable.*

GAILLARDIN.

Vous avez cru que, par la ruse,
Vous pourriez triompher de nous.

BOURGEON.

Mais l'amour bien souvent s'abuse.

PIQUET.

Et vous vous êtes trompés tous.

TOUS LES TROIS.

Oui, vous vous êtes trompés tous.

LES FILLES.

Dans vos yeux, ah ! la bonté brille.

LES GARÇONS.

Excusez-nous.

LES PERES.

Nous n'en f'rons rien.
Le premier bien, c'est notre fille ;
Point d' grâce pour qui prend notr' bien.

LES FILLES.

Mon petit papa. . .

LES PERES.

Non.

LES AMANS.

Grâce.

LES PERES.

Non, non.

GAILLARDIN.

Et même nous vous défendons de jamais remettre les pieds ici.

BOURGEON et PIQUET.

Jamais.

BASTIEN.

C'est trop fort, ça révolte. . .

JULIEN.

Ça n'nous empêchera pas d'y venir.

HENRY.

Et bientôt.

LES PERES.

Oui dà ?

LES AMANS.

Et aujourd'hui.

LES PERES.

En vérité.

LES FILLES.

Nous en sommes sûres.

LES PERES.

Pas possible.

LES AMANS.

Gageons.

GAILLARDIN.

Vous nous défiez ?

LES SIX AMANS.

Oui.

JULIEN.

Mettez pour condition que, si nous pénétrons ici aujourd'hui malgré vous, vos filles seront à nous...

HENRY.

Et que si nous ne réussissons pas...

BASTIEN.

Elles nous perdront... P't'être qu'elles en mourront, mais qu'est-ce que ça fait.

LES PERES.

Va comme il est dit.

BOURGEON.

Aujourd'hui.

LES AMANS.

Oui.

PIQUET.

Ici.

LES AMANS.

Ici.

BASTIEN.

Faites-en le serment... à la face du soleil; le temps est couvert; mais c'est égal, répétez avec moi.

LES AMANS.

AIR : *Du galoubet.*

Nous le jurons ! (*bis.*)
Si ces amans, cette journée,
S'introduisent dans nos maisons,
Sous les lois d'un tendre hyménée
Nous fixerons leur destinée.

LES PERES.

Nous le jurons !

LES FILLES.

Même AIR.

Nous le jurons ! (*bis*)
Que n'importe le stratagême;
Tous trois nous les approuverons.
Et bien mieux, nous souffrirons même
Qu' chacun soit aidé par c' qu'il aime.

LES PERES.

Nous le jurons !

LES AMANS.

Au revoir, papa.

LES PERES.

Sans revoir... jeunes gèns.

LES TROIS FILLES, *faisant la révérence.*

Messieurs, nous vous attendons.

LES AMANS, *saluant.*

Mesdemoiselles, vous n'attendrez pas long-temps.

TOUS.

AIR : *Bien, bien.*

LES PERES.

Bien, bien dans leurs projets
De réussir ils ont tous l'espérance.
Bien, bien, mais leurs secrets
Ne seront pas couronnés du succès.

LES AMANS.

Oui, oui, dans nos projets
De réussir nous avons l'espérance.
Oui, oui, tous nos projets
Seront bientôt couronnés du succès.

LES AMANS, *aux pères.*

Restez chez vous, de la surveillance
Qu'en vous trompant
On montre du talent.

LES FILLES, *aux pères.*

Ne sortez pas, de la vigilance ;
Un bon soldat
Reste au lieu du combat.

TOUS.

Bien, bien, etc.

(*Les amans sortent, les filles rentrent. Gaillardin et Bourgeon font signe à Piquet de rester en sentinelle, et disparaissent.*)

SCENE III.

PIQUET, *seul.*

Oui, oui, je reste en sentinelle... Ces petites filles, comme elles regimbent devant l'autorité paternelle... Nous verrons comment messieurs leurs amans... Je ne quitte pas, et personne n'entrera ici... que mon joueur... Je me suis précautionné d'argent. (*Il sort deux sacs d'argent de sa poche.*) Celui-là, je brûle de le voir arriver, c'est un vieux juif, m'a-t-on dit...

AIR *de la Partie carrée.*

Lorsque j'allais sur le champ de bataille,
Très-bravement j' cherchais nos ennemis,
Pour reprendre sous la mitraille
Un fort qu'ils nous avaient surpris.
Noble métier de faire toujours rendre,
En ce moment je te poursuis ;
Gagner un juif, mais ce n'est que reprendre
Ce qu'aux autr' il a pris.

Il me semble entendre quelqu'un. Eh ! oui. (*Julien, en juif, paraît à la grille.*)

SCENE IV.

PIQUET, JULIEN *en vieillard.*

JULIEN, *sonnant à la grille.*

Monsir Piquet ? (*Il parle en juif.*)

PIQUET.

C'est moi, bon vieillard ; entrez...

JULIEN.

Je vous salue, monsir...

PIQUET.

Moi de même, beau joueur qu'on n'a jamais gagné.

JULIEN.

Il est vrai que j'ai eu souvent du bonheur, et sans doute j'en aurai encore. (*Ici, Adèle paraît sur le balcon.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ADELE, *sur le balcon.*

PIQUET.

Nous verrons si le bonheur s'attachera constamment à vous, comme vous le dites.

JULIEN.

J'en ai encore plus d'espoir à présent.

PIQUET.

Vous jouez gros jeu...

JULIEN, *regardant Adèle.*

Je joue tout ce que je puis posséder.

PIQUET.

Montons dans ma chambre, nous jouerons plus à notre aise.

JULIEN, *le retenant.*

Non, jouons ici.

PIQUET.

On peut nous voir par cette grille.

JULIEN.

J'aime assez à être vu et à voir.

PIQUET.

Cela ne vous troublera pas ?

JULIEN.

Au contraire, je n'en jouerai que mieux.

PIQUET.

Allons à table.

JULIEN.

A table.

PIQUET, *se plaçant le dos tourné à Adèle.*

Placez-vous là.

JULIEN.

Je n'en ferai rien... Que ce soit votre place.

PIQUET.

Vous le voulez ? soit.

(*Ils s'asseoient. Piquet a le dos tourné à sa fille, et Julien est en face d'elle... Elle montre un jeu de carte à Julien.*)

JULIEN, *à part.*

Bon !...

PIQUET.

AIR : *Comme on fait son lit.*

Avez-vous déjà, beau joueur,
Gagné quelqu'un dans ce village ?

(*Pendant ce temps on bat les cartes.*)

JULIEN.

J'ai gagné, mais en tout honneur,
Jeune fille maligne et sage.

PIQUET.

Son pèr', croyez-vous qu'il perdra ?

JULIEN.

Mais de le gagner je pétille.

PIQUET.

Oh ! l'on est bien sûr du papa,

JULIEN.

Lorsque l'on a gagné la fille.

ENSEMBLE.

Lorsque l'on a gagné la fille.

PIQUET, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !... Les pères sont d'une étourderie, d'un aveuglement... J'ai aussi une fille, moi. (*Ils taillent es cartes.*)

JULIEN.

Ah ! vous avez une fille...

PIQUET.

Jeune, aimable... Si vous la voyez !...

JULIEN.

Vraiment, je la vois d'ici.

PIQUET.

Bouche de roses.

JULIEN.

Je la vois.

PIQUET.

Figure charmante...

JULIEN.

Je la vois.

PIQUET.

Laissons-là ma fille, et voyez votre jeu.

(*Aussitôt qu'Adèle a vu le jeu de son père, elle cherche ses cartes dans celles qu'elle a, et les montre à Julien.*

AIR : *Magdelinette.*

Faisons, faisons notre partie.
Voyons, voyons si vous aurez
Du bonheur toute votre vie;
Voyons si vous me gagnerez.

J'ai très-beau jeu.

JULIEN.

Maudite carte.

PIQUET.

Oh ! je devine votre jeu.
La gardez-vous ?

JULIEN, *montrant son jeu.*

Non, je l'écarte....
Voyez....

PIQUET.

Il a gagné ! morbleu !

ENSEMBLE.

ADELE, JULIEN.	PIQUET.
Faisons / Faites } Vîte une autre partie.	Faisons vîte une autre partie.
Je suis bien { certain que j'aurai / sûre qu'il aura	Voyons, voyons si vous aurez
Et toujours { Je vous gagnerai. / Il le gagnera	Du bonheur toute votre vie.
	Voyons si vous me gagnerez.

(*Les cartes sont données.*)

PIQUET.

Je vais faire un coup de fortune.

JULIEN.

Oh ! d'ici je vois votre jeu;
Cette carte-là m'importune....
Voyez....

(*Même jeu d'Adéle.*)

PIQUET.

Il a gagné ! morbleu !

ENSEMBLE.

Faisons vîte une autre partie, etc., etc.

JULIEN.

Eh bien ! où est votre argent pour continuer ?

PIQUET.

Je vais en chercher, monsieur. (*Il sort, Adèle descend.*)

SCÈNE VI.

ADELE, JULIEN.

ADELE.

Nous avons gagné !...

JULIEN.

Voici la lettre. Où me cacher ?

ADELE.

Là...

JULIEN.

Ma chère Adèle!

AIR : *Vaudeville de Florian.*

Je fus conduit dans ce détour
Par deux aveugles qu'on redoute,
Par la Fortune et par l'Amour.
J'ai pourtant suivi la bonn' route ;
Mais celui qui t'nait le flambeau ,
A triché, la chose est commune ;
L'Amour a levé son bandeau
Pour mieux conduire la Fortune.

ADELE.

Eh! vîte, rentrons. (*Ils rentrent, l'un dans le hangard et l'autre chez elle.*)

SCÈNE VII.

PIQUET, *avec un portefeuille à la main.*

Mon cher, nous allons voir, voilà de bons contrats... qui... Eh bien! où est-il donc? la grille est ouverte... Au voleur! au voleur! je suis ruiné, perdu... Eh! vîte, courons après lui... (*Il sort, laissant la grille ouverte. Henry entre.*)

SCÈNE VIII.

GAILLARDIN, HENRY, *en servante.*

GAILLARDIN.

Qu'a-t-il donc? pourquoi ces cris? Est-ce que l'amant de sa fille?...

HENRY, *qui se trouve derrière lui.*

Monsieur Gaillardin.

GAILLARDIN.

Ah! mon Dieu!... C'est moi, mon enfant... et la porte était ouverte! (*Il va la fermer.*) Oui, c'est moi, le père Gaillardin.

HENRY.

C'est moi aussi, monsieur, mademoiselle Propette.

GAILLARDIN.

Joli nom propre pour une chambrière, mignonne.

HENRY, *à part.*

Mignonne!

GAILLARDIN.

Elle est en effet grande et forte; c'est un beau brin de fille.

HENRY.

Monsieur Gaillardin, je suis la jeune personne intéressante... qui... Je la suis.

GAILLARDIN, *à part.*

Comme elle est troublée! timidité enfantine!

HENRY, *à part.*

Quel enfant!

GAILLARDIN.

Etes-vous contente de me servir, ma belle ?

HENRY.

Oh! monsieur, je ne suis pas difficile... je sers tout le monde bien volontiers.

GAILLARDIN.

Quelle complaisance !... Vous aurez en moi un excellent maître.

HENRY.

En effet, monsieur a une bonne face.

GAILLARDIN.

Ah ! ah ! ah ! ah !... je lui plais... Vous ferez ici tout ce que vous voudrez.

HENRY.

Je ne ferai rien.

GAILLARDIN.

Comment, rien ?...

HENRY.

Rien qui vous déplaise.

GAILLARDIN.

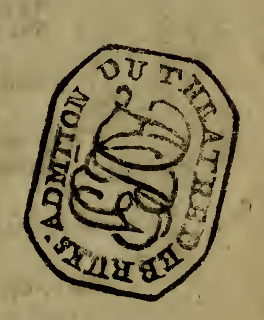
Ah !... vous savez que je suis veuf.

HENRY.

Quel bonheur !

GAILLARDIN.

Comment ?



HENRY.

AIR : *On culbute par compagnie.*

Quand un maître un peu jovial
A chez lui servante gentille,
Craignant pour elle un sort fatal,
Sa femme est toujours en bisbille ;
Mais s'il est veuf, on lui fait voir
Sans crainte son intelligence.
Fille qui fait bien son devoir
Est sûre de sa récompense.

GAILLARDIN, *à part.*

Elle est charmante... (*Haut.*) Oui, mon enfant, oui, je te récompenserai... Y a-t-il long-temps que tu es en service ?

HENRY.

Non, monsieur, j'ai peu servi.

GAILLARDIN.

As-tu été déjà en maison chez quelque garçon... chez quelqu'homme veuf ?...

HENRY, *avec pruderie.*

Monsieur, je n'ai été que chez des dames...

GAILLARDIN, *à part.*

C'est une novice.

HENRY.

Absolument.

GAILLARDIN.

Vrai ?

HENRY.

Absolument que chez des dames...

GAILLARDIN.

AIR : *Du Parlement.*

J'aurai pour toi tous les égards
Qu'exigent ton sexe et ton âge ;
Ici tu brav'ras les hasards
D'un monde perfide et volage.
Travail léger, très-douce loi,
Te rendront la maison charmante :
Va, tu s'ras contente de moi.

HENRY.

Monsieur, de peu je me contente.

GAILLARDIN.

C'était une servante comme il m'en fallait une. A propos... j'oubliais de te dire que j'ai une fille...

HENRY.

Jeune et jolie.

GAILLARDIN.

Mais, oui... Cela ne te contrariera pas ?...

HENRY.

Au contraire.

GAILLARDIN.

AIR : *Ma belle.*

Elle a, dit-on, l'amour en tête.

HENRY.

Je saurai bien m'en assurer.

GAILLARDIN.

Du reste, je la crois honnête.

HENRY.

Je saurai bien m'en assurer.

GAILLARDIN.

Sa tournure est sage et décente.

HENRY.

Je saurai bien m'en assurer.

GAILLARDIN.

Et je la crois fort innocente.

HENRY, *à part.*

Je voudrais pouvoir l'assurer.

GAILLARDIN.

Ainsi, vous vivrez ensemble dans un accord parfait...

HENRY.

Aussi parfait qu'elle voudra et que je le pourrai.

GAILLARDIN, *la baisant au front.*

Tu m'enchantes.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JUSTINE, *entrant.*

JUSTINE, *les surprenant.*

A merveille ! quelle est cette fille ?

GAILLARDIN.

La chambrière que je t'ai annoncée.

JUSTINE.

Je ne veux pas de chambrière... qu'elle s'en aille.

HENRY.

Comment, mademoiselle ?...

JUSTINE.

Je n'en veux pas.

AIR : *En amour.*

Vous voulez qu'en notre maison
Je souffre cette créature
D'un air hardi, d'un air fripon,
Qui, de régner ici, se croit déjà bien sûre.
Non, je m'oppose à ce projet;
Mon père, à vous je m'intéresse.
Je ne veux pas de servante maîtresse
Qui fait de son maître un valet.

GAILLARDIN.

Mais, tu t'abuses ;... elle a des intentions bien respectueuses ;... regarde-la ;... elle n'a, comme tu dis, ni l'air fripon, ni l'air hardi.

HENRY.

Non, mademoiselle ; et pour vous prouver que je suis d'un bon caractère, c'est que, malgré vos mauvais soupçons, je vous demande la permission de vous embrasser.

JUSTINE.

M'embrasser ?...

GAILLARDIN.

Là, tu vois bien que c'est une bonne fille ; allons, embrasse-la.

JUSTINE.

En effet, sa figure me revient assez ;... elle n'est pas mal ;... je lui permets de m'embrasser...

HENRY, *l'embrassant.*

Quel bonheur !

JUSTINE.

A présent, répondez-moi.

HENRY.

Je suis prête à tout.

JUSTINE.

AIR : *Du Major.*

Quels sont vos talens, mamselle ?

HENRY.

J'ai des talens d'agrément.

JUSTINE.

Etes-vous sage et fidèle ?

HENRY.

Oui, j'en fais le serment.

JUSTINE.

Etes-vous toujours aimable ?

HENRY.

Toujours pour me faire aimer.



JUSTINE.

D'un esprit doux et traitable ?

HENRY.

Comme vous, pour mieux charmer.

JUSTINE.

Vous n'avez nulle amourette ?

HENRY.

Les garçons ne me sont rien.

JUSTINE.

Vous êtes bonne et discrète ?

HENRY.

D'être heureux, c'est le moyen.

JUSTINE.

Eh bien ! si je vous engage ?

HENRY.

Qu' de r'connaissance ! (*bas*) et d'amour !

JUSTINE.

Que demandez-vous pour gage ?

HENRY.

Rien. (*Bas.*) Qu'un baiser chaque jour.

JUSTINE.

D'après un pareil indice,
Je ne lui crois nul défaut,
Et pour être à mon service,
Elle a bien tout ce qu'il faut.

ENSEMBLE.

HENRY.

D'après un pareil indice,
Ne me trouvant nul défaut,
Pour être à votre service,
N'ai-je pas tout ce qu'il faut ?

GAILLARDIN.

D'après un pareil indice,
Ne lui trouvant nul défaut,
Ah ! pour être à mon service,
Elle a bien tout ce qu'il faut.

GAILLARDIN.

Elle te convient ?

JUSTINE.

Mais, oui.

GAILLARDIN.

Puisqu'il est ainsi, venez mon enfant, je vais vous montrer tous les détails du menage. (*Il veut l'emmener.*)

JUSTINE.

Un moment...

HENRY.

Si monsieur le permet, je serai mieux au fait avec mademoiselle.

GAILLARDIN, *à part.*

Quelle ingénuité !

JUSTINE.

AIR *de Paësiello.*

Oui, c'est à moi de la guider sans cesse,
De lui dicter un sévère devoir. (*bis.*)
Point de folie ; elle doit bien savoir
Que l'amitié conduit à la sagesse. (*bis.*)

HENRY.

Je vous obéirai en tout, mademoiselle.

GAILLARDIN.

C'est un agneau, un mouton... une brebis...

HENRY, *à part.*

Egarée...

JUSTINE.

AIR : *Comme ça vient.*

Ell' promet d'être sage,
Je consens qu'elle reste ici.

GAILLARDIN, *à part.*

Notre petit ménage
Sera plus joyeux, Dieu merci.

HENRY, *bas à Justine.*

D' cell' dont j'ai pris la place,
Tiens, voici la lettre. Prends

JUSTINE, *à son père.*

Elle a d'l'esprit, d'la grâce,
J' crois qu' nous en serons contens.

ENSEMBLE.

HENRY.

Je promets d'être sage ;
Mes bons maîtr', j'crois, Dieu merci,
Que dans vot' petit ménage
Je me trouverai bien aussi.

GAILLARDIN.

C'est une fille sage
Qui se trouvera bien ici ;
Nous, notr' petit ménage
Sera plus joyeux, Dieu merci.

(*Henry entre seul dans la maison. Gaillardin dans un autre bâtiment.*)

SCÈNE X.

JUSTINE, *seule.*

Et de deux... le bon défaut que mon père a là;... oui, puisque c'est lui qui me rend heureuse.

AIR : *De Délia.*

Combien de torts nous reprochons aux hommes !
Nous aimer trop, vraiment, en est-il un ?
Non, excusons, dans le siècle où nous sommes,
L'homme galant; ce tort n'est pas commun.
Vouloir plaire à chaque dame,
Prouve un cœur toujours ému ;
De ce défaut que l'on blâme,
Ah ! faisons une vertu....

(*On entend dehors.*) Dia, hu, oh !

SCENE XI.

JUSTINE, BOURGEON.

BOURGEON.

J'ai entendu la voix d'un charretier;... c'est ma feuillette... (*Apercevant Justine.*) Voyons qu'est-ce que vous faites là, Justine; vous attendez votre amant;... y n'viendra pas.

JUSTINE, *à part.*

Non, car il est venu...

BOURGEON.

Y n'viendra pas, rentrez...

JUSTINE.

Rentrez... que vous êtes méchant! je ne vous conçois pas, père Bourgeon...

AIR : *Laissez brûler.*

Pourquoi donc cette humeur rigide,
Franc luron, buveur intrépide ?
Pourquoi vous montrer tous les jours
Rebelle, nuisible aux amours ?
Bacchus et l'Amour sont deux frères
Vivant par leurs soins tutélaires ;
Bien souvent ils ne sont heureux
Qu'en se soutenant tous les deux.

(*Elle rentre.*)

BOURGEON.

(*A part.*) Elle a raison... c'est bon, c'est bon.

(*Le charretier recommence.*) Dia, hu, oh !

SCENE XII.

BOURGEON, BASTIEN *dans le tonneau.*

BOURGEON.

J'y vas, j'y vas;... attendez que je vous aide; ne la remuez pas trop, cette chère et précieuse futaille;... attendez

que je vous donne pour boire. (*Il s'en va à la porte et paie le charretier.*) *Le tonneau est à la porte de Bourgeon.*

SCÈNE XIII.

BOURGEON, BASTIEN.

BASTIEN, *ouvrant le fond du tonneau.*

J'y suis... où donc est Louise ?... j'ons été assez roulé, toujours. (*Il entend Bourgeon qui revient, et referme sa petite porte.*)

BOURGEON

Quelle est belle !... la mettrai-je tout de suite à la cave, sans en prendre un petit essai .. (*Le tonneau remue.*) Oh ! oh! il me semble que le vin travaille ;... ne serait-ce donc pas du vieux... (*Le tonneau remue.*) Il a l'air de dire non... Par exemple, si c'était du jeune qui fût là-dedans, j'serions joliment attrapé... (*Le tonneau remue.*) C'est du jeune... et du jeune qui a envie de travailler... J'vas le renvoyer... (*Il va à la porte.*) Eh ! charretier.

BASTIEN, *ouvrant sa petite porte.*

Y va m'renvoyer ; si j'pouvions lui dire que je n'travaillerai plus. (*Il referme sa petite soupape.*)

BOURGEON.

Il est parti... Mais dois-je le renvoyer sans le goûter ?... Non. (*Le tonneau remue.*) Petille... tu ne resteras pas ici... Allons chercher mon forêt et perçons cette . . . futaille . . . pendant que ma fille n'est pas là.

SCÈNE XIV.

LOUISE, BASTIEN.

LOUISE, *sortant par la croisée.*

Bastien ? y es-tu ?

BASTIEN, *ouvrant.*

Oui, mamselle Louise, tout prêt à être percé si vous n'l'empêchez pas. . . Monsieur vot'père veut m'goûter.

LOUISE.

J'vas lui dire qu'tu n'es pas bon.

BASTIEN.

C'est ça.

AIR, *du Verre.*

Mamsell', j' vous en supplions,
N'allez pas faire mon éloge,
Ou, malgré nos conventions,
De ce baril, vrai, je déloge.
Louise, plutôt dites-lui bien
Que je suis d'un goût détestable,
Que je suis aigr', que je n' vaux rien ;
Soyez une ami' véritable.

LOUISE, *riant.*

Tu as peur....

BASTIEN.

Si j'ai peur....

LOUISE.

Nigaud ! voici mon père... Rentre vîte.

BASTIEN.

Ne m'quittez pas, mamselle Louise, ou j'détonne.

(Il rentre, Louise s'assied à côté du tonneau, de manière à cacher Bastien.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BOURGEON.

LOUISE, *feignant de ne pas voir son père.*

AIR : *Vaudeville du Piège.*

Un père, pour être obéi,
A sa fille donne l'exemple ;
Quand l'amour est par lui banni,
Qu'il laisse Bacchus dans son temple.
J' consens à cacher mon ardeur ;
Mais à boir' vain'ment y s'apprête.
Mon pèr' veut conserver mon cœur,
Moi, j' veux conserver sa tête.

BOURGEON.

Que dis-tu donc là, mon enfant ?

LOUISE.

Je dis qu'il faut avoir soi-même la raison qu'on demande dans les autres, s'priver aussi de c'qui fait plaisir...

BOURGEON.

A-t-on tort de faire venir une pièce de vin quand on n'en a plus ?

LOUISE.

Quand on n'en a plus ?... Mais, vous en avez encore.

BOURGEON.

Deux pièces... Qu'est-ce que c'est qu'ça ?... Il y en a pour quelques jours, et puis celle-ci est ben meilleure.

BASTIEN, *à part.*

Y veut d'moi absolument.

BOURGEON.

Allons, ma petite Louise,... v'là mon forêt, ma tasse, laisse-moi...

LOUISE.

Je n'veux pas...

BOURGEON.

Mais tu ne sais pas pourquoi j'en veux boire ?

LOUISE.

Je sais pourquoi vous n'en boirez-pas.

BOURGEON.

Ecoute-moi.

AIR : *Eh ! ma mère.*

On m'avait fa t la promesse
D'un vin vieux, bien bon, bien chaud ;
On a la scélératesse
D' m'en envoyer du nouveau.

LOUISE.

Eh bien ! j'en fais mon affaire ;
Pour moi je le garderai :
Puisqu'il est jeune, mon père,
Vrai, je m'en arrangerai.

(*Le tonneau remue.*)

BOURGEON.

C'est du vin d'un an.

BASTIEN, *à part.*

Ah ! j'en ai vingt-deux. . .

BOURGEON.

Tiens, vois-tu comme il fermente ! Au moins tu me laisseras le coller.

BASTIEN, *passant sa tête.*

Pas d'colle, mamselle Louise ! pas d'colle, s'il vous plaît. . .

LOUISE.

Vous le collerez demain... Il faut le laisser reposer...

BASTIEN, *à part.*

Oui, car je sommes fatigué.

LOUISE, *à son père, qui regarde autour du tonneau.*

Que cherchez-vous donc, mon père ?

BOURGEON.

Il me semble. . .

LOUISE, *à part.*

Il l'a vu ; tout est perdu.

BOURGEON, *toujours examinant.*

Il me semble. . .

LOUISE.

Que vous semble-t-il donc ?

BOURGEON, *examinant.*

Que. . .

LOUISE, *inquiète.*

Que. . .

BOURGEON.

Cette pièce. . .

LOUISE.

Cette pièce?...

BOURGEON.

En effet, je m'en suis aperçu au premier coup-d'œil.

LOUISE.

Vous vous êtes aperçu?...

BOURGEON.

Que cette futaille ne valait rien, et qu'il faut de suite, pour la sûreté du vin, lá soutirer dans une autre pièce.

LOUISE, *respirant.*

Ah!

BASTIEN, *reparaissant.*

Allons, il va me soutirer.

BOURGEON, *retenu par Louise.*

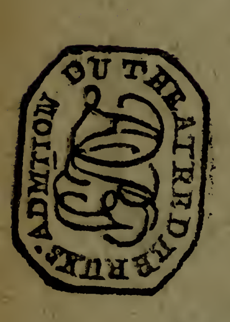
Eh bien!

LOUISE.

Non...

BOURGEON.

Comment?



LOUISE.

AIR, *du beau Dunois.*

Mais de ma résistance
Vous êtes trop surpris;
Comm' vous à l'abstinence
Je mets enfin du prix.
Jurons d'avoir la gloire,
Moi de rompre mes nœuds,
Et vous de ne plus boire,
Nous mentirons tous deux.

(*A part.*)

BOURGEON.

Au moins, mademoiselle, vous ne m'empêcherez pas de mettre ce vin en bouteilles?

LOUISE.

Oh! non; c'est différent. (*A part.*) Il s'éloignera.

BASTIEN, *à part.*

Comment, mamselle, vous permettrez qu'y m'mette en bouteille!

LOUISE.

Allez tout apprêter,... et même je vous aiderai.

BOURGEON.

J'vas chercher les bouteilles... Mais un moment, mettons le robinet d'abord.

LOUISE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

BOURGEON *en trouve un accroché.*

Ah! en voici un tout justement.

LOUISE, *apercevant deux bouteilles pleines, les prend et les donne à Bastien.*

Prends et sers-t-en à propos.

BASTIEN, *à part.*

Oui, s'il veut m'essayer.

BOURGEON, *revenant.*

Ma foi, la place du robinet est toute prête... Il n'y a que la cheville à ôter... De la précaution...

LOUISE.

Je vais moi-même... (*Elle met le robinet.*) Là...

BOURGEON.

Ah ! ma soif redouble... à présent...

AIR *de Marcellin.*

Mon enfant, un plus long délai
Me ferait mourir, je le jure;
Ce vin n' vaut pt' être pas l'essai;
Permets, permets que j' m'en assure.

LOUISE *tournant le robinet qui jette le vin que dans le tonneau y met Bastien.*

Allons, puisqu'il le faut, tenez...
A votre goût en vain je m'oppose.

(*Bourgeon boit.*)

Ce vin et l'essai, convenez
Que c'est vraiment la même chose.

BOURGEON.

Oui, c'est vraiment la même chose.

BOURGEON.

Tu ne veux pas que j'en prenne moi-même?

LOUISE, *à part.*

Il sera mieux attrapé. (*Haut.*) Mais, si fait, seulement vous vous arrêterez quand je le voudrai.

BOURGEON, *tout en puisant. Il est sous la treille.*

Je te le promets... Bonne fille, crois-moi, renonce à ton Bastien, à ton fils de pêcheur; il n'y a que de l'eau à boire avec ces gens-là... Prends-moi un bon vigneron, qui ait de belles et bonnes vignes.

AIR : *Vent brûlant.*

Je me vois sous la treille
De ce gendre divin ;
Je tiens une bouteille
Et tâte le raisin.
Deux fois je peux donc suivre
Le goût qui m' fait plaisir;
Du présent je m'enivre
Et j' goûte l'avenir.

Quand on fait la vendange,
J' puis fouler le premier
La cuve où l'on arrange
Le raisin nourricier :
La vapeur embaumée
Me fait tomber soudain ;
J' suis ivre d' la fumée
Avant d' l'être du vin.

LOUISE *s'aperçoit qu'il n'y a plus de vin.*

Assez, mon père, assez.

BOURGEON.

AIR : *Mes amis, courons, courons, courons.*

Verse encor, encor, encor,

LOUISE, *lui en donnant.*

Promettez-moi d'abord
Après c' coup d'être sage.

BOURGEON.

Verse encor, encor, encor,
Avec toi je m'engage
A tomber d'accord.

LOUISE.

Dans votre pressoir,
Cette tonne si chère
Va jusqu'à ce soir,
Mon père,
N' plus vous r'voir.

BOURGEON, *roulant sa pièce.*

Je vais la cacher ;
C'est te prouver, j'espère,
Que je veux tâcher
De ne plus y toucher.

(*Il tend sa tasse.*)

Mais...

Verse encor, encor, encor,

LOUISE, *lui en donnant une deuxième fois.*

Vous m'avez dit d'abord
Après c' coup je s'rai sage.

BOURGEON, *après avoir bu.*

Verse encor, encor, encor,

LOUISE *lui en donnant une troisième fois et le faisant rentrer.*

D'en attendre davantage,
Oh ! vous auriez grand tort.

(*Il va rentrer. On entend des cris. Louise rentre.*)

SCÈNE XVI.

BOURGEON, PIQUET, *rentrant.*

PIQUET.

Au voleur ! au voleur ! Je suis un homme mort.

BOURGEON, *ivre.*

Qu'est-ce qu'il a donc ?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GAILLARDIN.

Au voleur ! m'a-t-on volé ma petite chambrière ?

BOURGEON, *gris, à Piquet.*

Est-ce que t'as perdu ?...

PIQUET.

Perdu sans revanche...

BOURGEON.

Tu n'as perdu qu'à moitié.

GAILLARDIN.

Bah ! bah ... Tiens, pour t'égayer, amusons-nous aux dépens de nos filles, qui devaient introduire ici leurs amans... Nous n'avons vu personne.

BOURGEON.

C'est vrai, moquons-nous d'elles.

(*Les trois filles paraissent un mouchoir à la main.*)

GAILLARDIN.

Les voici... Comme elles sont tristes ! ... Ah ! ah ! ah ! ah !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JUSTINE, LOUISE, ADÈLE.

LES TROIS FILLES, *pleurant.*

AIR, *du Confiteor.*

Mon père, je viens devant vous,
Sachant que votre ame est humaine,
Vous supplier à deux genoux
De prendre pitié de ma peine ;
Pardonnez-nous notre défi :
Ne me laissez pas sans mari.

LES TROIS PERES.

Non...

LES FILLES.

Nous vous supplions.

LES PERES.

Non, non, vous resterez filles.

LES FILLES.

Filles. (*Elles sanglottent.*)

ADELE, *à Piquet.*

Mon père, j'ai une lettre pour vous...

PIQUET.

Qu'est-ce que c'est? (*Il lit.*) « Le vieux joueur que « vous attendiez ne viendra pas s'essayer avec vous, il est « parti pour Paris. » Mais il est venu.

ADELE.

Oui, mon père, et il est là... (*Elle donne une clef.*)

PIQUET.

Ah! il va me rendre... (*Il ouvre, Julien sort.*)

SCENE XIX.

LES MEMES, JULIEN, *présentant les sacs d'argent.*

JULIEN.

Votre argent,... le voici.

TOUS.

Julien.

JULIEN.

En vieux juif... dont voici les habits.

GAILLARDIN et BOURGEON.

Ah! ah! ah! ah! Ce pauvre Piquet!

GAILLARDIN.

Comment, il ne t'est pas venu dans l'idée qu'on pouvait se déguiser en vieillard et... ah! ah! ah!

JUSTINE.

Mon père, j'ai une lettre pour vous.

GAILLARDIN.

Une lettre aussi!

PIQUET.

Lisez donc, voisin.

GAILLARDIN *lit.*

« Monsieur, votre chambrière a trouvé une meilleure « condition; elle ne viendra pas. » Par exemple...

JUSTINE, *ouvrant le cellier.*

La voici.

TOUS.

Henry!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, HENRY, *sa cotte à la main.*

HENRY, *faisant la révérence.*

Lui-même, prêt à vous servir.

BOURGEON, *bas à Gaillardin.*

Comment, Gaillardin, tu n'as pas su distinguer;... moi,

Dieu merci, je ne crains pas les déguisemens; je l'ai goûté, mon vin; il est là, il est bon, et on ne m'a pas attrapé...

LOUISE.

Mon père.

BOURGEON.

Quoi! as-tu aussi une lettre?

LOUISE.

Oui, mon père, le tonneau va vous la remettre.

TOUS.

Le tonneau!

BASTIEN, *ouvrant la petite porte.*

La v'là, monsieur Bourgeon.

TOUS.

Bastien!

LOUISE.

Oui, Bastien.

SCENE XXI et dernière.

LES MÊMES, BASTIEN, *sortant du tonneau.*

BASTIEN.

Oui, Bastien que vous vouliez percer, coller, soutirer...

LES FILLES et LES AMANS.

Ah! ah! ah! ah!...

LES PERES.

Ma foi, rions-en... Ah! ah! ah! ah!... Nous avons perdu.

JULIEN.

AIR : *De la Piété filiale.*

Au jeu vous vouliez me gagner.

BASTIEN.

Vous vouliez me mettre en bouteille.

HENRY.

J'étais pour vous une jeune merveille
Que votre amour n'allait pas épargner.

LES TROIS FILLES, *bas à leurs pères.*

Par le défaut qui vous signale,
Vous èt' punis et nous contens.

LES PERES.

Ah! voilà bien les effets si touchans
De la piété filiale.

GAILLARDIN.

Allons, vous êtes de maîtresses filles.

BOURGEON.

Et c'est bien les pères à l'école.

CHŒUR.

AIR *des Deux Edmond, le Bon Choix.*

De notr' temps
Voit-on les pères
T'nir leurs enfans en lisières ?
Qu'est-c' qui mèn' maint'nant les pères ?
Ce sont leurs enfans.

GAILLARDIN, *en confidence.*

C'est qu' moins nous valons,
Entre nous, je pouvons le dire,
Et plus nous voulons
Que nos enfans soient bons.

PIQUET.

Souvent notr' délire
Les pouss', les inspire.

BOURGEON.

Avant d' les changer,
Y faut nous corriger. (*Il boit.*)

CHŒUR.

De notr' temps, etc.

JULIEN.

Craignons
Ces leçons
Qui nous rendent l'amour prospère.

HENRY.

Nos enfans, un jour,
Contr' nous auraient leur tour.

BASTIEN.

Moi, pour qu'en bon père
Mon garçon m' révère,
J' sais bien ce que j' f'rai,
C'est une fill' que j'aurai.

CHŒUR.

De notr' temps, etc.

LES TROIS FILLES, *au public.*

Cent fois on a dit
Qu'un père c'était le parterre;
Il guide et conduit
L'auteur dans chaque écrit.
L'acteur qu'il éclaire
Par son goût sévère,
Est, pour le talent,
Son élèv', son enfant.

Sans chagrins,
Notre bon père,
Fait' nous suivr' not' carrière; } *bis* pour tout le monde.
Vous l' pouvez, car la lisière
Est entre vos mains.

FIN.